

Si jadis le sucre était inconnu, il n'en était pas de même du miel. A quelle époque remonte son usage ? La réponse se perd dans la nuit des temps passés.

Il est à présumer que la domestication de l'abeille marcha de pair avec celle des autres animaux. Cette domestication ne dut pas présenter plus de difficultés que l'assujettissement du chien, de la vache et du cheval.

Et la preuve de cette culture primitive de l'abeille, nous la trouvons dans ces hiéroglyphes que nous ont légués les Egyptiens, où l'abeille figure à côté des autres animaux privés, comme si l'écrivain eut voulu constater l'antiquité de l'insecte dont nous nous occupons en ce moment.

Toutes les religions anciennes s'accordent à placer le miel à la tête des mets les plus exquis. L'ambrosie était du miel ; le nectar, servi aux Dieux de l'Olympe par Hébè, était une liqueur au miel. Si nous quittons la Fable pour la religion de Moïse, nous voyons Dieu promettre aux Hébreux une terre où le lait et le miel couleront à flots.

Le miel était donc le sucre des anciens. Et la culture de l'abeille avait jadis une immense importance.

La plantation de la canne à sucre dans le nouveau monde a eu pour conséquence d'amener sur le marché un produit pouvant remplacer le miel ; la récolte du miel était précaire ; la vie de l'insecte aussi : on connaissait si peu ses mœurs, ses besoins ; la reine alors était considérée comme un roi ; au lieu de la reconnaître comme la mère de la population, on lui donnait la fonction de commander, de diriger la besogne. Quand elle mourait, la colonie dépérissait, non parce que sa population n'était plus renouvelée par la ponte, mais parce que le chef, la tête dirigeante manquait : cette croyance a même encore aujourd'hui des adeptes. L'an dernier le journal de Milan, *l'Apicoltore*, signalait un livre nouvellement paru où l'auteur disait, qu'en prêtant l'oreille, on pouvait entendre le roi de la ruche donner des ordres, pour le travail, les repos et tous les autres actes nécessaires au bien-être de la colonie.

Tout militait jadis pour entourer les ruches de croyances superstitieuses.

Le père de famille qui relativement savait soigner les abeilles, venait-il à mourir, le rucher manquait des mêmes soins, ou recevait des soins inintelligents et à contretemps, dépérissait ; alors, au lieu de chercher la cause de l'insuccès dans l'aptitude de l'apiculteur, on l'attribuait à la négligence, ou à l'oubli d'annoncer aux abeilles la mort du maître, ou de leur attacher un crêpe.

Après une vente d'abeilles, si les ruchées conservées devenaient malades, c'était de regret d'avoir vu leurs sœurs vendues pour de l'argent.

Et ce que ces superstitions ont de particulier c'est qu'on les trouve dans tous les pays où on cultive l'abeille ; en Chine comme en Europe et en Amérique.

Un de nos amis, M. Charles Dadant, ayant voulu importer aux Etats-Unis des abeilles de Chypre, cette année, eut beaucoup de peine à les faire acheter, les chypriotes refusant d'en vendre, dans la crainte de voir le reste dépérir.

La superstition au lieu de la science, les défrichements qui amoindrirent les chances de réussite, l'attrait que présentait le sucre par sa nouveauté et les nouveaux emplois auxquels il s'adaptait mieux que le miel, voilà ce qui fit délaisser la culture de l'abeille, et le miel qui avait été longtemps un produit qu'on plaçait au premier rang, n'eut plus qu'une place secondaire dans les besoins de l'homme.

Alors l'apiculture tomba entre les mains de pauvres payants, de serfs, et fut longtemps continuée par force, parce que le seigneur avait loué sa terre moyennant un rendement en nature, dans lequel le miel entraient pour une grosse part. La riche abbaye aussi avait droit à des

redevances en miel et en cire, cette dernière substance étant surtout réservée pour les fabriques, qui en faisaient et en font encore une grande consommation.

Quand la révolution vint, elle détruisit toutes ces redevances, mais en même temps elle anéantit en grande partie les ruchers, qui, en moyenne, ne donnaient guère à leurs propriétaires que les moyens de payer les taxes dont ils étaient grevés.

La production du sucre de betteraves, en diminuant le prix du sucre, diminua encore le profit des ruches. Cependant des esprits chercheurs interrogeaient l'abeille, mais moins par le désir du lucre que par l'espoir de connaître ses mœurs. Un nom surtout doit être cité, celui de l'immortel Huber, qui, aveugle à 16 ans, consacra sa vie entière à faire faire des expériences, au moyen desquelles il découvrit une partie des particularités de la vie de ces intéressants insectes.

Mais comme la science n'a jamais dit son dernier mot, il ne fut pas donné à Huber de tout découvrir. Quelque cinquante ans plus tard, un autre apiculteur, le curé Dzierzon reconnut un des phénomènes qui avaient le plus intrigué Huber ; la loi de la parthénogénèse, qui permet à l'abeille mère de pondre des œufs mâles, sans avoir besoin d'accomplissement. Cette découverte, née dès l'abord par les savants, puis contestée et reconnue vraie, ramena l'attention sur l'abeille. L'invention et l'application des ruches à rayons mobiles, qui eurent lieu peu après, puis l'application de la force centrifuge à l'extraction du miel qui suivit de près ces découvertes ; la fondation de journaux spéciaux, l'introduction de nouvelles races d'abeilles, tout concourut, presque en même temps, à remettre en honneur l'apiculture jusqu'alors si délaissée.

Un auteur apicole français qui n'a pas encore su s'élever au niveau de la culture actuelle, écrivait dernièrement : "L'apiculture est la chose des petites gens." Sa remarque aurait été tout à fait vraie, s'il eut employé le passé au lieu du présent. Aujourd'hui, cette nouvelle branche de production n'est pas plus la chose des petites gens que la grande culture, l'élevage du bétail, etc. Si on ne peut citer un grand nombre de personnes s'étant enrichies par l'apiculture, cette science a déjà cependant produit d'assez beaux résultats pour attirer non seulement les petites gens, mais des gens intelligents, industriels et jouissant d'une haute position sociale.

En Italie on peut citer comme apiculteurs les plus grands noms historiques ; des Visconti, des Barbo, etc. En France et en Allemagne aussi des illustrations ne croient pas s'abaisser en s'occupant d'apiculture. C'est aux Etats-Unis, pays positif s'il en fut, que l'apiculture paraît jusqu'ici avoir donné les plus grands résultats pécuniaires. On cite Adam Grim, de Jefferson, Wisconsin, qui mourut dernièrement, laissant cinquante mille dollars, gagnés en dix ans par l'apiculture. On cite encore d'autres apiculteurs réalisant des économies aussi positives, quoique plus modestes.

Mais le Napoléon des apiculteurs, c'est Harrison qui transporte ses pénates en Californie, et qui annonce une récolte, cette année, de cent tonnes de miel ; deux cent mille livres, récolte de trois mille ruches.

Sans doute, en citant cette récolte colossale, mon but n'est pas de faire miroiter devant les yeux de mes auditeurs une perspective dorée et impossible à atteindre. Le Canada n'est pas la Californie, mais son climat n'est pas beaucoup inférieur à celui du Wisconsin, où Adam Grim a obtenu de si beaux succès. Et même sans viser si haut, serait-ce peu de chose que de donner à nos instituteurs et institutrices, si dignes d'intérêts par leur vie de labeur et d'abnégation, une occupation en plein air, qui les distraira de la monotonie de leur travail quotidien, en ajoutant quelques dollars à leur maigre salaire, et quelquefois en le doublant ?